Document generated on 06/06/2025 3:37 a.m.

Liberté

Pour mémoire

Christian Monnin

Volume 47, Number 4 (270), November 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32845ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Monnin, C. (2005). Review of [Pour mémoire]. *Liberté*, *47*(4), 127–130.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pour mémoire

Christian Monnin

Yakov Gordine, ***Des voix dans les ténèbres***, traduit du russe par M. Gourg, O. Melnik-Ardin et I. Sokologorsky, Paris, Éditions du Rocher, 349 p.

Dans ce double livre, le poète et essayiste Yakov Gordine, ami de Joseph Brodski et Anna Akhmatova, aborde la poésie comme territoire de résistance et quête de liberté, au cours de deux périodes de l'histoire soviétique. Dans le sillage de penseurs tels que Stepoun, Losski ou Berdiaev, l'auteur fait œuvre d'historien de l'âme.

Pour Yakov Gordine, la grandeur du XXe siècle russe réside dans l'extraordinaire résistance que le peuple opposa à un « pouvoir dément ». Résistance d'abord intérieure, dont le champ de bataille fut la conscience de chaque homme. C'est pourquoi, selon lui, pour écrire l'histoire de cette survie spirituelle, la méthode analytique de la science historique doit céder la place à une approche qui s'appuie sur l'art : « La création artistique, et en particulier la poésie, est beaucoup moins dépendante du matériau. Elle est liée au monde spirituel du créateur ». Cette histoire, Yakov Gordine l'ébauche donc en deux temps.

Désagrégation des consciences

Dans une première partie, il décrypte avec minutie le retentissement des événements de 1917-1921 dans les œuvres d'Ossip Mandelstam, Anna Akhmatova et Boris Pasternak. Par une lecture attentive et factuelle, mais aussi par croisements de textes et recoupements avec divers témoignages, il s'efforce de reconstituer

l'itinéraire spirituel de ces trois poètes confrontés à « l'annihilation de la personnalité humaine ».

Cela part des « pressentiments de mort » d'autant plus angoissants qu'une vision « incomparablement plus profonde » leur montre l'inéluctabilité de la violence révolutionnaire, dont les causes sont à chercher dans une désintégration morale : « La responsabilité en incombe avant tout à la scission interne d'une conscience affligée d'une fêlure essentielle et incapable d'intégrer les grandes valeurs humaines, d'unir l'"idéologique" et le quotidien... »

Des poètes face au chaos

Ces pressentiments n'ont pas tardé à s'actualiser à partir d'octobre 1917 et, surtout, après la dissolution de l'Assemblée constituante en janvier 1918, qui réveille le traumatisme des événements de 1905. Gordine s'efforce de montrer que se sont affrontées dès lors deux visions de la révolution, la libérale et la bolchevique, notamment par l'attention qu'il porte à une affaire hautement symbolique, l'assassinat du tchékiste Ouritski par le poète Kanneguisser.

Chaque poète cherche une façon de surmonter la crise de sa relation à un monde devenu insupportable. Alors qu'Akhmatova, proche de Kanneguisser, développe d'emblée une vision eschatologique, selon laquelle la souffrance ne peut qu'être une expiation sur le chemin du salut spirituel, Pasternak et Mandelstam ont un temps été tentés de se soumettre à la nécessité historique, de se réconcilier avec la réalité en cherchant une façon de collaborer. Akhmatova, qui choisit d'assumer le destin de son pays en refusant l'émigration, est la véritable figure tutélaire du livre, ne serait-ce que parce qu'elle traverse les deux époques sur lesquelles l'auteur se penche.

Un travail de moraliste

Cette première partie, quoique passionnante, n'est pas sans soulever un certain nombre de questions. On peut s'interroger

tout d'abord sur l'affirmation répétée de l'extériorité du pouvoir bolchevique par rapport à la société : Gordine ne semble pas envisager que ce pouvoir réponde précisément à la « scission interne des consciences », qu'il s'inscrit dans une longue histoire de pouvoirs en guerre contre la société et que, enfin, son attitude n'est peut-être pas la plus propice à exorciser l'héritage communiste. En ce qui concerne la méthodologie, le recours aux réflexions de penseurs et de commentateurs de *l'intelligentsia* libérale de l'époque (comme Fedotov, Pokrovki, Troubetskoy, etc.) pour éclairer les œuvres finit par fragiliser le postulat initial du primat de la poésie : les poètes n'étaient pas les seuls à voir clair. Par ailleurs, le choix des poètes (proches de la sensibilité de l'auteur) semble avoir été déterminé en fonction de la thèse défendue par l'auteur, ce qui donne un caractère légèrement spécieux à sa démonstration, particulièrement lorsqu'il s'extasie devant la communauté de vue de poètes qui se côtoyaient et naviguaient dans le même milieu. Force est alors de constater que Gordine est avant tout un moraliste qui défend une vision de l'histoire.

Rester dans l'histoire

La seconde partie est consacrée à l'« affaire » Brodsky, l'ignominieuse condamnation du poète pour parasitisme en 1964. Gordine a côtoyé Brodsky, il fut son ami et son admirateur. À l'occasion, il fut même son élève, comme l'atteste une lettre de 1965 dans laquelle le futur prix Nobel lui fait « une petite Iasnaïa Poliana à la Tolstoï », affirmant que, en poésie, « l'essentiel, c'est ce principe dramatique qu'est la composition » et conseillant à son ami de relier ses strophes « non par la logique, mais par un mouvement de l'âme ».

Ici, Gordine est moins historien de l'âme que témoin et documentaliste : délaissant progressivement l'analyse littéraire, sa parole cède la place à la production de documents (articles, lettres de soutien, transcriptions d'audience, etc.). Il dresse d'abord le portrait subjectif d'un jeune poète qui prend son envol et d'un

homme d'une liberté inacceptable pour la société dans laquelle il vit. Documents à l'appui, il reconstitue ensuite l'enchaînement de bassesses qui a conduit à la relégation du poète : campagne de salissage, procès déloyal, etc. On admire l'audace de Brodsky répondant à la juge qui lui demande de quel droit il se prétend poète : « Je pense que... cela vient de Dieu » ! L'ensemble donne un aperçu des mœurs littéraires musclées de l'époque à Leningrad. Gordine rapporte également les tentatives de soutien de ses proches et de sa famille, non sans succomber parfois à la coquetterie de mettre en évidence sa participation. Au final s'impose le constat amer de l'échec d'une génération : « Quand un groupe social est incapable de défendre son poète, cela signifie qu'il est menacé d'être écarté de l'histoire ». L'entreprise de Gordine est alors de sauver de l'oubli une époque et ses acteurs, et de les réinscrire dans l'histoire en les situant dans la continuité de leurs glorieux prédécesseurs, Akhmatova, Pasternak et Mandelstam. La cohérence de son livre souffre cependant du peu de ponts dressés par l'auteur entre ces deux époques tout de même très différentes. Malgré ces quelques réserves, Gordine effectue un intéressant travail de moraliste et de mémorialiste.